

**Quel avenir de la mémoire ?**  
**Les postérités de *L'Avenir de la mémoire***  
**de Fernand Dumont**

(いかなる記憶の未来なのか——フェルナン・  
デュモン『記憶の未来』のその後から)

Kiyonobu Date\*

**Résumé en japonais** : 本論文は、20世紀後半のケベックを代表する哲学者フェルナン・デュモン(1927-1997)の晩年の著作『記憶の未来』(1995年)の中核的な問題意識をとらえたうえで、その課題が1) フランコフォンのケベック人の将来を憂う保守的ナショナリスト、2) 伝統と多様性を調和させようとする間文化主義者、3) ケベック社会を歴史の重みから解放放とうとするプラグマティストから、それぞれどのように読まれているのかを検討するものである。デュモン自身は、かつての伝統を見失った現代社会において、記憶を再建し将来を構想するには、民主主義の伝統を再び自分のものにすることが重要だと説いた。1)の流れに属するジャック・ボシュマンは、デュモンの診断を的確なものだと評価するが、信仰者であるデュモンが語る希望は楽観的にすぎると批判する。2)を代表するジェラルド・ブシャールは、デュモンはフランス系カナダ人の文化を特権化しているが、ケベックが新しい参照軸を持つには、それ以外の出自を持つ者をも包摂する必要があると説く。3)に位置するジョスラン・レトルノーは、デュモンが提示するケベックの歴史観が悲観的であることに異を唱えている。

---

\* 伊達 聖伸 Maître de conférences, Département d'études françaises, Université Sophia, Tokyo, Japon.

À l'heure où se posent à l'échelle mondiale les problèmes relatifs au nationalisme et à la mémoire, *L'Avenir de la mémoire* (1995) de Fernand Dumont (1927-1997) mérite une relecture. Cet éminent sociologue et philosophe, dont le rayonnement dépasse pourtant assez difficilement les frontières du Québec, réfléchit notamment sur le sens de la « culture » dans la société moderne et contemporaine. Il prend acte du fait que la mémoire collective se trouve en crise dans le Québec d'après la Révolution tranquille. Comment peut-on échapper au degré zéro de la mémoire et créer un nouveau consensus ?

Confronté à cette question, notre auteur, catholique et nationaliste indépendantiste, propose de recréer le lien avec le passé et reconstruire la tradition. Signalons toutefois qu'il affirme sa foi tout en gardant une distance vis-à-vis de l'Église, et qu'il condamne l'excès du nationalisme. Libéral sur le plan religieux et conservateur sur le plan politique, la position de ce penseur reste à déchiffrer. Son image peut d'ailleurs varier suivant la position que l'on adopte et la lecture que l'on fait de la situation. C'est ainsi que cet article se veut une présentation de sa perspective au croisement de trois courants de pensée intellectuels qu'on peut cerner dans le Québec contemporain : le volet du nationalisme conservateur qui se préoccupe au premier chef de l'avenir des Québécois francophones ; le volet de l'interculturalisme qui cherche à réconcilier la tradition et la diversité ; le volet du pragmatisme enfin, qui propose d'alléger un poids historique qui pèse lourd, afin de mieux ouvrir la société québécoise sur le monde<sup>1</sup>.

## **1. Survol de l'itinéraire d'un intellectuel québécois et présentation des thèses principales de *L'Avenir de la mémoire***

Sociologue, philosophe, mais aussi théologien et poète, Fernand Dumont est l'une des plus célèbres figures intellectuelles québécoises du XX<sup>e</sup> siècle. Issu d'une famille modeste de culture populaire, mais formé par la grande culture française et devenu en 1955 professeur de sociologie à l'Université Laval, Fernand Dumont conçoit lui-même sa vie, dans ses mémoires, comme une émigration, marquée par une évolution sociale considérable. C'est ainsi qu'il a vécu entre deux cultures, entre la culture populaire de ses origines et la culture savante à laquelle il a accédé, non sans culpabilité.

Il publie en 1964, au cœur de la Révolution tranquille, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, un essai qu'il prône la modernisation du catholicisme. *La vigile du Québec* (1971) est une sorte de bilan de cette révolution à son terme. Mais outre ses mémoires, ses études religieuses et ses écrits sur le Québec, sans parler de son œuvre poétique, il a surtout, avec son esprit interdisciplinaire, renouvelé les études sur la culture. D'après lui, l'avènement de la modernité entraîne une crise culturelle, crise qu'il importe d'affronter. C'est ce qu'il fera dans *Le lieu de l'homme* (1968), qui est son œuvre majeure, à laquelle fait écho *L'Avenir de la mémoire*, qui est issu d'une conférence prononcée trois ans avant sa mort.

Le postulat et la question centrale de ce livre pourraient s'énoncer comme suit : toutes les sociétés ont besoin de la mémoire pour se maintenir et affronter le futur ; or, nos sociétés contemporaines paraissent bien avoir perdu la mémoire ; comment pouvons-nous alors concevoir un avenir ?

Selon Dumont, dans les sociétés traditionnelles, la question de la mémoire ne s'est pas posée, parce que l'on se référerait naturellement au passé et que la mémoire était donnée par la tradition. Du temps des coutumes et de la tradition, l'individu n'avait qu'une mémoire courte et ses souvenirs s'arrêtaient à un passé proche. C'est la tradition qui prolongeait cette mémoire dans un passé collectif, auquel l'individu se sentait appartenir. Le développement de l'histoire en tant que discipline scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle représente à cet égard le renversement de la tradition. Car là où cette dernière renvoie au passé sans l'expliquer, l'histoire raconte le passé par la mémoire de papier. Elle reconstitue le passé au détriment de la tradition. Et tout en élargissant le champ de la mémoire, elle incite les individus à la participation citoyenne pour construire un avenir. Qu'advient-il alors à l'individu dans nos sociétés contemporaines ?

« Bien davantage que l'homme d'autrefois, l'individu d'aujourd'hui est impliqué dans les mouvances des grands ensembles sociaux : pourtant, il possède peu d'initiative dans la production économique, politique, culturelle. Travailleur, consommateur, contribuable, auditeur ou spectateur de messages destinés à de vastes auditoires, sa présence ou sa disparition ne change en rien le fonctionnement des grands mécanismes collectifs. Impliqué à titre d'atome anonyme, pourquoi

s'attacherait-il à intégrer à sa mémoire ce qui ne requiert pas sa participation ? » (AM : 46).

C'est ainsi que la mémoire en tant que conscience historique se trouve en crise et devient problématique. Comment peut-on préserver la mémoire quand elle n'est plus donnée et n'arrive pas à promouvoir la participation politique des citoyens ? Coupé de la tradition et de la mémoire, l'individu risque d'être réduit à l'immédiat, sans pouvoir se donner une référence permettant de prendre la distance vis-à-vis de celui-ci et de l'interpréter.

En face de ce problème, et tout en ayant conscience de sa grande difficulté, Dumont tente d'établir son postulat : une mémoire communément partagée doit exister pour rassembler les personnes. Certes, dit-il, les coutumes se défont irrémédiablement. Mais ce fait même nous incite à prendre conscience de ce que Gadamer appelle, à la suite d'Heidegger, « le développement et la continuation du lien concret entre nous tous » (AM : 56). Aujourd'hui, nous disposons des traces du passé, qui nous invitent non seulement à reconstruire l'*histoire* du point de vue scientifique, mais aussi à recourir à la *tradition*, celle-ci ne dépendant plus d'une crédibilité envers la légende mais correspondant à une requête du sens des individus. Renouvelée ainsi, la tradition serait toujours possible.

Dumont souligne que cette nouvelle tradition n'est pas reçue comme une donnée en amont, mais qu'elle est l'objet d'une constante reviviscence. Il rappelle alors que l'être humain a une existence historique et que l'histoire a toujours une fonction de dédoublement : si l'histoire brute renvoie au courant des événements qui se prêtent au hasard, l'histoire comme mémoire sert d'un point de repère qui donne sens à la vie. Si l'histoire se dédouble toujours ainsi, l'interprétation et la participation deviennent possibles aujourd'hui comme avant. Sauf que la nouvelle tradition, celle que Dumont appelle de ses vœux, repose sur l'esprit critique, nourri par l'école et par la démocratie. Pour Dumont, la mémoire devient dorénavant, à la différence de la tradition ancienne, l'objet d'un travail constant, à partir duquel on peut espérer en son avenir (AM : 89-92).

Dans le contexte du Québec, après la rupture de la Révolution tranquille, la référence au passé n'étant plus évidente, le passé et la mémoire deviennent problématiques. Comment peut-on en effet se rattacher au passé et se donner la mémoire, quand la tradition ne constitue plus le fondement de l'existence ?

En bref, aux yeux de Dumont, la société québécoise après la Révolution tranquille semble avoir rejeté le passé, parce que ce passé était synonyme de soumission à l'Angleterre puis au Canada anglais, un passé dont les Québécois voulaient maintenant sortir définitivement. Mais Dumont pense que ce rejet du passé est une erreur, parce qu'une société ne peut pas se définir sans recourir à son passé. Il en résulte la nécessité de reconstruire une nouvelle référence collective. Dans *Genèse de la société québécoise* (1993), notre auteur caractérise la société canadienne-française d'avant la Révolution tranquille comme « l'hiver de la survivance » ; mais si le passé du Québec n'a rien d'héroïque, ce passé n'est pas méprisable pour autant. Il faudrait intégrer ce passé à travers des travaux constants et avec l'esprit démocratique qui est désormais devenu une tradition, pour reconstruire la mémoire pour l'avenir du Québec.

## **2. Pour en finir avec une vision théologique et téléologique qui serait un peu trop optimiste**

En s'inscrivant dans le courant du nationalisme qui s'inquiète au premier chef du sort des Québécois francophones, Jacques Beauchemin, sociologue à l'UQAM et l'un des exégètes de l'œuvre de Dumont, signale l'ambiguïté de ce dernier. Dumont écrit, par exemple, dans *L'Avenir de la mémoire*, que la « culture est un héritage » et qu'elle soulève « le problème de la mémoire » (AM : 18). Or, selon Beauchemin (2001 : 223), Dumont ne tire pas de ce constat général toutes les conséquences et s'il parle de l'étiollement de la culture, il ne pose pas le problème du « conflit des interprétations » autour de cet héritage.

Beauchemin est conscient que cette ambiguïté en appelle une autre : quand Dumont propose de reconstruire l'histoire du Québec, il s'agit en réalité exclusivement de l'histoire des Canadiens français, alors que tous les habitants de la province de Québec n'étaient pas Canadiens français. Pour Dumont, la nation québécoise, c'est la nation des Canadiens français et des assimilés, ces derniers devenant en quelque sorte Canadiens français malgré leurs origines différentes. Beauchemin rappelle qu'il n'y a pas beaucoup de place pour l'altérité dans la pensée de Dumont, qui n'est pas un penseur du pluralisme ou de la diversité. Optant pour la « convergence culturelle »,

Dumont n'est pas un penseur raciste, mais il n'est pas non plus partisan du multiculturalisme. Car, encore une fois, son intérêt principal concerne l'aventure des Canadiens français.

Pour Beauchemin, qui est l'auteur de *La société des identités*, la réflexion de Dumont dans *L'Avenir de la mémoire* a une grande portée qui déborde le cadre proprement québécois. Ce livre s'adresse en effet à tous ceux qui vivent dans une société dite postmoderne ou hypermoderne confrontée à la disparition progressive de la tradition, une société dominée par la technocratie et le système et qui risque de déshumaniser son lien social et de mettre en péril sa mémoire. D'où l'importance de l'avenir de la mémoire, car aucune société ne vivra sans mémoire. Partant de ce postulat, Dumont avance la thèse selon laquelle nos sociétés, aussi technocratisées soient-elles, sont en train de se réinventer une tradition. Cette tradition relève de la démocratie qui n'est pas un système de régulation, mais un appelle à la participation citoyenne, exige l'investissement de ceux qui reconstruisent la mémoire pour l'avenir.

Si Jacques Beauchemin partage ce postulat de Dumont qui veut que toute société ait une mémoire pour se maintenir et concevoir son avenir, il éprouve de l'embarras lorsque Dumont parle de l'espoir, voire de l'espérance, comme s'il esquivait les difficultés qu'il a constatées. C'est là où Beauchemin cerne ce qui le sépare de son maître, qui, selon lui, a un double visage. Le diagnostic de Dumont sur nos sociétés technocratisées et désolidarisées, développé dans la première partie de *L'Avenir de la mémoire*, semble tout à fait juste à ce sociologue de l'UQAM. Mais la deuxième moitié du livre lui paraît comme un décrochage par rapport à la première, car le Dumont sociologue y cède la place au Dumont théologien. Rappelons que Dumont s'inscrit dans le personnalisme chrétien d'Emmanuel Meunier, et qu'il détenait non seulement un doctorat en sociologie, mais aussi un doctorat en théologie. Son ontologie est profondément religieuse, marquée par le christianisme libéral.

De même, Beauchemin considère que l'histoire dumontienne de l'aventure des Canadiens français suppose une téléologie. Historien indépendantiste, Dumont croit dans le destin du peuple qui a survécu et qui a mis en péril son existence pour devenir ce qu'il est actuellement (Beauchemin, 2012). Arrive alors le temps de « joindre à la patience obstinée de jadis le courage de la liberté » (Dumont, 1993 : 336). En écrivant cela, Dumont

incite son peuple à être courageux pour décider de son destin, pour achever son parcours historique. Il va sans dire que c'est une vision *téléologique*, sinon très religieuse en soi.

À la différence de Dumont, Beauchemin ne considère pas l'indépendance du Québec comme un achèvement naturel. Il ne partage pas non plus l'optimisme de Dumont. En effet, si *L'Avenir de la mémoire* commence avec une tonalité plutôt pessimiste, le livre propose de s'approprier la tradition de la démocratie et finit par entrevoir un avenir dans une perspective optimiste. Cela viendrait de la croyance théologique et téléologique de l'auteur, raisonne Beauchemin, dont la vision pour l'avenir, en tant qu'elle ne fait pas appel à la foi religieuse, se révèle en fin de compte pessimiste<sup>2</sup>.

Beauchemin est d'ailleurs conscient que la sociologie contemporaine va presque à contresens de celle de Dumont. Il serait en effet un peu démodé, voire déplacé, de parler d'une mémoire, d'une tradition ou d'une culture dans une société éclatée, multiple et diversifiée. Il regrette que Dumont soit aujourd'hui érigé en une sorte de monument et qu'il soit peu lu par les jeunes générations<sup>3</sup>.

### **3. Pour en finir avec le modèle de la culture de convergence qui serait un peu trop canadien-français**

Ancien élève de Fernand Dumont et lui portant du respect, Gérard Bouchard, philosophe renommé du Québec, manifeste cependant son désaccord avec la pensée de son maître, un désaccord qu'il lui aurait d'ailleurs formulé lors de discussions personnelles menées dans les dernières années de la vie de Dumont. Après le décès de ce dernier, il s'est décidé à contrecœur de mettre au jour ces divergences, en publiant *La nation québécoise au futur et au passé* (1999).

Dans ce livre, Bouchard rappelle qu'au Québec, la nation devient de plus en plus québécoise et de moins en moins canadienne-française depuis la Révolution tranquille. En parallèle, observe-t-il, les Canadiens français se perçoivent de plus en plus comme majoritaires dans la société québécoise, au lieu de se considérer comme minoritaires au sein du Canada. Pour repenser dans cette évolution sociale l'avenir de l'identité de la nation québécoise, il faudrait reconstruire une mémoire collective. Bouchard remarque cependant

Quel avenir de la mémoire ? Les postérités de *L'Avenir de la mémoire* de Fernand Dumont

que « la transition de la nation canadienne-française vers la nation (culturelle) québécoise » s'accompagne d'« un retour à ce qu'on peut appeler une pensée ethnique ». Et c'est dans ce contexte que l'auteur mentionne, entre autres, le nom de Dumont (Bouchard, 1999 : 43, 47).

Bouchard s'arrête alors sur un paragraphe de *Raisons commune*, dans lequel Dumont écrit que « l'histoire a façonné une nation française en Amérique ; par quelle décision subite pense-t-on la changer en une nation québécoise ? » Pour Dumont, l'idée d'une nation québécoise est « une erreur, sinon une mystification » et « définir la nation par des frontières territoriales » n'est qu'une « construction toute verbale et parfaitement artificielle de tacticiens politiques » (Dumont, [1995] 1997 : 66).

Aux yeux de Bouchard, son ancien maître s'inquiète du sort de la culture canadienne-française qui risque de se diluer, voire de disparaître, dans une nation qui est définie seulement par son territoire. « En somme, F. Dumont repoussait vigoureusement le modèle de la nation québécoise qu'il accusait d'aliéner l'identité, la référence canadienne-française » (Bouchard, 1999 : 49).

On comprend que Dumont se situe aux antipodes de l'idée du multiculturalisme, mais il dit également non à l'assimilation autoritaire des immigrants. Il fait appel alors à ce qu'il appelle la « culture de convergence », celle qui constitue « le lieu de ralliement de toutes les autres ». Et Dumont de préciser : « si culture de convergence il y a un jour, ce ne sera pas un composé de laboratoire ou de convention ; ce sera la culture française » (Dumont [1995] 1997 : 70).

Or, pour Bouchard, ce modèle de la convergence culturelle se présente au bout de compte comme une forme d'« assimilationnisme ». « Il semble bien que, sous la plume de M. Dumont, l'intégration des immigrants soit en réalité synonyme d'assimilation pure et simple à la culture canadienne-française » (Bouchard, 1999 : 49)<sup>4</sup>.

Serge Cantin fustige ce livre de Bouchard en disant que « Fernand Dumont n'était pas un penseur ethnociste ». « Au lieu de chercher d'abord à la saisir dans sa cohérence propre [...], dit-il, Bouchard se sert de la thèse de Dumont comme d'un repoussoir afin de promouvoir la sienne » (Cantin, 2000 : 40). Bouchard réplique en disant qu'il n'a pas écrit que Dumont était « un penseur ethnociste », même s'il en a fait le plus éminent représentant de « la thèse des nations ethniques au Québec ». Il a utilisé

l'adjectif « ethnique », dans la mesure où une nation à laquelle les Canadiens français du Québec se sont identifiés jusqu'au milieu du XXe siècle « faisait reposer l'appartenance sur des caractères qui pouvait difficilement être acquis autrement que par la naissance et l'ascendance lointaine ». Or, continue Bouchard, cette collectivité rompt depuis lors avec cette référence ethnique géographiquement étendue au Canada, pour circonscrire son appartenance au territoire du Québec. Pour lui, l'idée de la nation ethnique n'est plus tenable, et le véritable enjeu relève d'une nouvelle modalité d'intégration de la société québécoise de plus en plus diversifiée (Bouchard, 2001).

En un mot, Bouchard propose un nationalisme plus « libéral », celui qui permettra d'inclure une diversité de plus en plus accrue, à travers les dialogues interculturels, en se basant sur le principe des droits de la personne. Il fait ainsi de l'interculturalisme le pivot d'une nouvelle culture commune et nationale du Québec, en cherchant un équilibre entre les intérêts de la majorité culturelle et ceux des minorités et des immigrants (Bouchard, 2012).

De ce point de vue, Bouchard discerne « deux Fernand Dumont » dans son parcours intellectuel. Pour la première période, Dumont était un des pionniers de la Révolution tranquille et incarnait son esprit. Il était en faveur de la réforme sociale, de la déconfessionnalisation, de l'institution des politiques libérales et de l'autonomie du Québec. Cependant, cet intellectuel « libéral » a glissé, aux yeux de Gérard Bouchard, vers un nationalisme conservateur à partir des années 1980. Il regrettait alors l'émancipation des femmes qu'il trouvait démesurée, la laïcisation qu'il trouvait excessive, mais il s'opposait surtout à l'idée de la nation québécoise qui prétend intégrer toutes les nations et toutes les cultures du Québec, quitte à mettre en péril la nation canadienne-française<sup>5</sup>.

Pour mesurer sous un autre angle la distance prise par Gérard Bouchard vis-à-vis de son ancien maître, il serait utile de révéler son intention d'intituler un de ses livres *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2000), qui fait songer tout naturellement à *Genèse de la société québécoise* (1993) de Fernand Dumont. Si Bouchard est prêt à donner son accord à l'histoire des Canadiens français racontée dans *Genèse de la société québécoise*, il trouve que le titre de ce livre est fallacieux, car le récit qui y est développé ne couvre en fait que la nation canadienne-française. Les autres n'y étant pas là, Bouchard considère ce livre comme celui que l'on aurait écrit dans les années 1950. C'est ainsi que dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau*

Quel avenir de la mémoire ? Les postérités de *L'Avenir de la mémoire* de Fernand Dumont

*Monde*, il se donne la tâche d'écrire la totalité du Québec en incluant les autres, et de situer cette collectivité non seulement par rapport à elle-même, mais aussi dans l'ensemble des pays du Nouveau Monde.

Pour Gérard Bouchard, *L'Avenir de la mémoire* n'est pas un livre de première importance parmi les œuvres de Dumont. Certes, dit-il, la thèse développée dans ce livre est juste : la tradition démocratique serait à réinventer et la reconstruction d'une mémoire communément partagée serait à l'ordre du jour. Personne ne contestera l'importance de transmettre des héritages. Mais tout cela reste encore des énoncés généraux, vagues et fuyants qui manquent de précision et peuvent difficilement être mis en pratique. Si ce petit livre lui-même ne donne pas forcément l'impression de privilégier la référence des nationalistes résolument conservateurs, c'est sans doute que l'auteur aurait effectué un contournement intelligent et raffiné, qu'il maîtrisait parfaitement. Ce livre est en ce sens contradictoire, voire hypocrite, dit-il, car beaucoup d'ambivalences et d'ambiguïtés qui traversent le livre peuvent donner une impression ouverte et pluraliste, mais elles finiront par se tourner en faveur des Canadiens français, tant Dumont n'est pas arrivé à bien placer les minorités au sein du Québec<sup>6</sup>.

#### **4. Pour en finir avec un récit de l'hiver de la survivance qui serait un peu trop misérabiliste**

Si les nationalistes canadiens-français reprochent à Gérard Bouchard de prétendre inclure aussi des personnes qui n'adhèrent pas au fond à l'idée d'une nation québécoise, Jocelyn Létourneau met plutôt en cause le fait que l'histoire nationale du Québec de Bouchard est orientée par sa préoccupation d'ordre politique : tout en renouvelant le récit national, Bouchard chercherait à faire appel à la souveraineté, voire l'indépendance politique. Se méfiant de ceux qui ramènent les faits historiques à une seule interprétation, Jocelyn Létourneau, qui est professeur d'histoire à l'Université Laval de Québec, souligne la complexité irréductible de la factualité du passé (Létourneau, 2000 : 43-78)<sup>7</sup>.

Létourneau ne fréquente pas forcément l'œuvre de Dumont comme l'ont fait et font Jacques Beauchemin ou Gérard Bouchard. Mais il représente un autre courant de pensée que l'on peut ranger parmi la postérité de *L'Avenir*

*de la mémoire*. Létourneau s'oppose à une vision téléologique de l'histoire du Québec. La nation québécoise n'est pas une fresque hégélienne qui aurait comme seul dénouement possible l'indépendance. Elle relève plutôt d'un perpétuel mouvement dynamique plus ou moins paradoxale, car l'histoire du Québec n'est pas forcément celle des vaincus, elle renferme également des succès, en multipliant ses rapports avec le Canada réuni.

Ni nationaliste ni indépendantiste à tout prix, cet observateur pragmatiste peut cependant se présenter comme un nationaliste, dans la mesure où il n'est pas fédéraliste militant (le mot « fédéraliste » tend d'ailleurs à être utilisé au Québec comme une étiquette péjorative), et qu'il attend une nation forte qui multiplie des rapports avec le Canada.

Létourneau ne pense pas que la culture québécoise soit menacée, mais qu'elle évolue et s'actualise au gré du temps. Si Fernand Dumont a raison de remarquer qu'une culture accède au politique en devenant conscience d'elle-même, c'est-à-dire en bâtissant sa référence, « la conscience nationale, écrit Létourneau, ne mène pas fatalement au nationalisme ni à l'État-nation souverain » (Létourneau, 2006 : 136). Autrement dit, le développement et l'épanouissement de la culture québécoise n'entraînent pas nécessairement une indépendance politique. En effet, la majorité des Québécois n'ont pas opté finalement pour l'option souverainiste ou indépendantiste.

Aux yeux de notre historien, l'histoire du Québec racontée par les nationalistes, y compris Fernand Dumont, reste dans un paradigme victimaire. Or, selon lui, les Québécois connaissent aussi la prospérité en s'étant frayé un chemin dans l'histoire. Létourneau cherche donc à contourner la thèse dumontienne de « l'hiver de la survivance » et à relativiser ce récit encore profondément ancré dans l'imaginaire des Québécois. La « survivance » n'a « constitué, dit-il, que l'un des volets d'une recherche de positionnement du groupe dans un espace bien plus grand, à savoir le Canada et l'Amérique du Nord, recherche dont l'adhésion au pacte confédéral et au projet canadien était une composante tout aussi importante » (Létourneau, 2000 : 123). En bref, il propose de penser autrement la condition de l'histoire du Québec, pour sortir enfin de l'espace du pensable et de dédramatiser une tenace conscience historique misérabiliste. « Impenser » l'expérience historique québécoise, ce n'est pas cesser d'aimer le Québec, mais continuer à l'aimer d'une autre manière, car l'histoire du Québec est plus qu'une survivance, et il n'y a pas de déficit de l'émancipation dans cette histoire.

Aux yeux de notre historien, Dumont était « un homme soucieux et tourmenté ». Incapable à partir d'un moment donné de suivre l'évolution de la société, « Dumont a été en quelque sorte dépassé par sa société qu'il ne reconnaissait plus, mais qu'il a toujours refusé de considérer comme étant sans bon sens » (Létourneau, 2004 : 63).

Létourneau ne contredit pas Dumont quand ce dernier souligne l'importance de cerner dans le passé ce qui mérite d'être retenu. Il accepte le postulat dumontien selon lequel une société a besoin d'une référence pour prendre conscience de soi-même. Pour se donner cette représentation, en effet, les héritiers d'une culture doivent porter et conjuguer celle-ci au présent et au futur. C'est ainsi que Dumont (1968) envisage la culture sous deux angles, étant donné que celle-ci est porteur de la mémoire en même temps qu'elle permet de prendre de la distance vis-à-vis de ce qui va de soi de façon naturelle. Mais aux yeux de Létourneau, la culture dont il est question se situe plutôt du côté de la mémoire lourde et victimaire des Canadiens français. C'est là où Létourneau se démarque de Dumont en mettant plus d'accent sur la distance sans oublier la reconnaissance mémorielle. Pour « passer à l'avenir », la culture doit se réactualiser et se régénérer. Le testament du passé doit cesser de prescrire le chemin à suivre, pour donner aux héritiers la liberté et la marge de manœuvre. Pour Létourneau, si les jeunes générations se construisent différemment de leurs parents, ils sont toujours Québécois comme l'étaient leurs ancêtres.

Dans *L'Avenir de la mémoire*, Dumont écrit: « ce qui nous vient du passé, ce sont des traces, susceptibles de deux lectures. Je les considère comme des *documents* à propos desquels je peux m'interroger : cela s'est-il déroulé tel qu'on le rapporte, dans quelle mesure puis-je m'y fier ? Les traces du passé, il m'est loisible aussi d'y voir des *témoignages*, dont je me sente solidaire sans nécessairement m'y identifier tout à fait, et dont je témoignerai à mon tour ; si je les récuse alors, ce n'est pas parce qu'ils n'auraient pas existé, mais parce qu'ils contredisent les valeurs que j'ai élues dans la conduite de ma vie » (AM : 58).

De cette phrase, Létourneau retient l'idée suivante : « le recours à la tradition » dépend en fait « des desseins et des refus de ceux qui vivent ». « C'est la recherche de sens au présent, écrit-il, qui dicte la manière de porter et de consommer l'héritage. Faire éventuellement autre chose de ce qui l'a fait, telle est la liberté dont dispose le contemporain pour échapper au sceau

de l'antériorité » (Létourneau, 2010 : 203). Autrement dit, si Dumont mesure la distance entre les témoignages du passé et les porteurs du présent qui les racontent, Létourneau accentue davantage la nécessité d'actualiser ces témoignages et la liberté de les trier. Mais si l'on suit cette logique jusqu'au bout, une nouvelle génération ne finira-t-elle pas par ignorer ce qui s'est passé ? La réponse de Létourneau à cette question est la suivante : la distance n'est ni la rupture ni l'oubli, elle est plutôt la nécessité de porter le passé ; il s'agit de la question du dosage et de la répartition, et une certaine évolution est inéluctable. C'est ainsi que le passé ne se pétrifie pas mais qu'il devient une plateforme sur laquelle il se reconstruit. Les Québécois se souviennent de leur passé, auquel ils continuent à se référer mais sur lequel ils ne doivent plus se renfermer<sup>8</sup>.

Enfin, Létourneau trouve que Dumont nourrissait de l'espoir quant à l'avenir de la mémoire sans trop croire cependant à sa réalisation ; et que cette espérance témoignait d'abord de l'idéalisme de l'homme de foi qu'il était. Autrement dit, si l'espérance de Dumont relève de sa foi catholique et suppose un pari à l'instar de Pascal, Létourneau considère que l'histoire fondée sur les faits et les études empiriques peut porter l'espérance qui lui est propre.

## **Conclusion**

Dans la société contemporaine coupée de la tradition de jadis, comment reconstruire la mémoire pour se maintenir et concevoir l'avenir ? Fernand Dumont a tenté de répondre à cette question fondamentale, en proposant une rappropriation de la tradition de démocratie. Mais il semble que cette question reste encore en suspens, et que sa proposition générale nécessite davantage de développements et de précisions. L'argument sur l'avenir de la mémoire varie cependant selon la prise de position. Jacques Beauchemin apprécie la pertinence du diagnostic de Dumont sur la société contemporaine du Québec qui risque de se fragmenter et de perdre de vue sa tradition séculaire. Il trouve toutefois que Dumont caressait un espoir un peu trop optimiste malgré la difficulté de sortir de l'impasse. Gérard Bouchard a pour sa part de l'estime pour Dumont par son grand talent intellectuel, mais regrette que son ancien maître se soit replié sur lui-même et soit devenu

conservateur. Bouchard éprouve la nécessité d'inclure celles et ceux qui s'inscrivent dans d'autres traditions que celle des Canadiens français, afin que la société québécoise se donne une nouvelle référence. Jocelyn Létourneau, quant à lui, ne dément pas Dumont quand il s'agit de rendre compte des rapports entre l'histoire et la mémoire, autrement dit du mécanisme de la construction dynamique de la mémoire historique. Il se désolidarise en revanche d'une vision dumontienne de l'histoire caractérisée par l'image de l'hiver de la survivance, qu'il trouve un peu trop misérabiliste et pessimiste. Il nous semble que ces interprétations différentes sur Fernand Dumont et son œuvre dépendent non seulement de la complexité de cette personne et de la subtilité (pour ne pas dire de l'ambiguïté) de son texte, mais témoignent aussi, en elles-mêmes, de la mise du travail en chantier que commande l'auteur de *L'Avenir de la mémoire*.

Remerciements : Le point de départ de cet article se trouve dans une communication au Congrès annuel de l'Association Coréenne d'Études Québécoises (ACEQ) en 2014. Je remercie les membres de cette association. Mes remerciements vont également à Serge Cantin, Jacques Beauchemin, Gérard Bouchard et Jocelyn Létourneau qui ont répondu à mes questions avec précision. Par ailleurs, cette recherche a été subventionnée par la JSPS (Kakenhi, Grant-in-Aid for Young Scientists (B) 25770022).

## Notes

- 1 Pour le choix de ces trois courants de pensée intellectuels, je me suis inspiré de la discussion avec Professeur Niwa Takashi ainsi que de son text (2009 : 152-153).
- 2 Tout en s'inscrivant dans la lignée de Dumont, Serge Cantin, quant à lui, semble partager le pessimisme de Beauchemin, quand il écrit comme suit : « nous n'avons pas su digérer, assimiler, recréer notre héritage historique ; [...] nous n'avons pas (encore) réussi à donner un avenir à notre mémoire » (Cantin, 2014 : 56).
- 3 Entretien avec Jacques Beauchemin fait le 19 août 2014 au à l'UQAM.
- 4 Plus tard, Bouchard semble édulcorer son ton de critique, quand il écrit par exemple comme suit : « chez Dumont, le modèle de la convergence culturelle était assorti d'un projet de communauté politique élargi qui avait pour effet d'atténuer l'orientation assimilationniste » (Bouchard, 2012 : 138).
- 5 Autrement dit, selon Bouchard, Dumont pense que la Révolution tranquille allait trop loin, ce qui a induit une perte de repère. « On ne sait peut-être pas assez que Fernand Dumont était, à la fin de sa vie, un intellectuel profondément déçu de l'évolution récente du Québec et très pessimiste quant à son avenir » (Bouchard, 1999 : 50).
- 6 Entretien avec Gérard Bouchard fait le 22 août 2014 au CEETUM à Montréal.
- 7 Bouchard suggère cependant qu'il est parfois nécessaire de se conduire comme citoyen (1999 : 140).
- 8 Entretien avec Jocelyn Létourneau fait le 4 septembre 2014 à l'Université Laval.

## Bibliographie

- Beauchemin, Jacques, « Dumont : historien de l'ambiguïté », *Recherches sociographiques*, vol. 42, n°2, 2001, pp.219-238.
- Beauchemin, Jacques, *La société des identités : éthique et politique dans le monde contemporain*, Outremont, Athéna, 2007, 2<sup>e</sup> éd.
- Beauchemin, Jacques, « Fernand Dumont : 1971 et 1995 », in Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière (sous la direction de), *Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois, tome II, 1968-2012*, Montréal, VLB, 2012, pp.64-78.
- Bouchard, Gérard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB, 1999.
- Bouchard, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000.
- Bouchard, Gérard, « Réplique au texte de Serge Cantin. Sur le modèle de la nation québécoise et la conception de la nation chez Fernand Dumont », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n°2, 2001, pp.144-159.
- Bouchard, Gérard, *L'interculturalisme : Un point de vue québécois*, Montréal, Boréal, 2012.
- Cantin, Serge, « Nation et mémoire chez Fernand Dumont : Pour répondre à Gérard Bouchard », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n°1, 2000, pp.40-59.
- Cantin, Serge, *La souveraineté dans l'impasse*, Québec, PUL, 2014.
- Dumont, Fernand, *Le Lieu de l'homme : La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968.
- Dumont, Fernand, *L'avenir de la mémoire*, Québec, Nuit Blanche, 1995. [AM]
- Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, [1993] 1996.
- Dumont, Fernand, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, [1995] 1997.
- Létourneau, Jocelyn, *Passer à l'avenir : Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000.
- Létourneau, Jocelyn, « Penseurs, passeur de la modernité dans le Québec des années cinquante et soixante », in Guinette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (sous la direction de), *Constructions de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt, 2004, pp.53-64.
- Létourneau, Jocelyn, *Que veulent vraiment les Québécois ?*, Montréal, Boréal, 2006.
- Létourneau, Jocelyn, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010.
- Niwa, Takashi, « Le Québec comme « nation » », in Yoshikazu Obata et Yutaka Takenaka (sous la direction de), *54 chapitres pour connaître le Québec*, Tokyo, Akashi Shoten, 2009 (livre en japonais), pp.148-153.